



NOTRE HOMME À TÉHÉRAN

KEN TAYLOR, LA CIA ET LA CRISE IRANIENNE DES OTAGES

ROBERT WRIGHT



NOTRE HOMME À
TÉHÉRAN

Correction : Anne-Marie Théorêt, Sylvie Tremblay
et Ginette Patenaude
Infographie : Luisa da Silva

Crédits photos : Ken Taylor, p. 41 (Ken Taylor et le chah d'Iran), p. 233 (Ken et Pat Taylor), p. 343 (Ken et Pat Taylor); Canadian Press (CP), couverture (ayatollah Khomeiny), p. 89 (le chah et l'impératrice d'Iran), p. 147 (Iraniens et otages), p. 257 (hélicoptères); CP/Peter Bregg, couverture (Taylor), p. 25 (Taylor), p. 67 (Iraniens qui protestent), p. 105 (Khomeiny), p. 127 (étudiants qui protestent), p. 167 (femmes iraniennes), p. 197 (femmes devant l'Université de Téhéran), p. 219 (étudiants iraniens), p. 325 (ambassade du Canada en Iran), p. 365 (Sadegh Ghotbzadeh); CP/Chuck Mitchell, p. 183 (Joe Clark); CP/Barry Thumma, p. 383 (Ken Taylor et Ronald Reagan); Babak, www.babak.ca, p. 401 (Ken Taylor); iStockphoto, p. 271 (document censuré), p. 293 (poignée de mains), p. 309 (passeport)

01-10

© 2010, Robert Wright

Traduction française :

© 2010, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

L'ouvrage original a été publié
par HarperCollinsPublishers Ltd.,
sous le titre *Our Man in Tehran*

Dépôt légal : 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-7619-2710-9

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF :

- Pour le Canada et les États-Unis :
MESSAGERIES ADP*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Tél. : 450 640-1237
Télécopieur : 450 674-6237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Wright, Robert A. (Robert Anthony), 1960-

Notre homme à Téhéran : Ken Taylor et
la crise des otages en Iran
Traduction de: Our man in Tehran.
Comprend des réf. bibliographiques.

1. Taylor, Kenneth, 1934- . 2. Affaire des otages américains en Iran, 1979-1981. 3. Service diplomatique et consulaire canadien - Iran. 4. Service diplomatique et consulaire américain - Iran. 5. Diplomates - États-Unis. 6. Ambassadeurs - Canada - Biographies. I. Titre.

E183.8.I55W7514 2010 955.05'42 C2010-940086-0

Gouvernement du Québec - Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres - Gestion SODEC -
www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.



Le Conseil des Arts du Canada
The Canada Council for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de
l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous remercions le gouvernement du Canada de
son soutien financier pour nos activités de traduction
dans le cadre du Programme national de traduction
pour l'édition du livre.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouverne-
ment du Canada par l'entremise du Programme
d'aide au développement de l'industrie de l'édition
(PADIF) pour nos activités d'édition.

NOTRE HOMME À
TÉHÉRAN

KEN TAYLOR, LA CIA ET LA CRISE IRANIENNE DES OTAGES

ROBERT WRIGHT

Traduit de l'anglais par Suzanne Anfossi et Sophie Campbell

À Laura, Helena, Anna et Michael

Préface et remerciements

Notre homme à Téhéran raconte les hauts faits de Kenneth D. Taylor, cinquième ambassadeur du Canada en Iran, qui, en janvier 1980, devint le diplomate le plus célèbre du monde lorsqu'il réussit à faire s'échapper six Américains pendant la crise iranienne des otages.

J'ai rencontré Ken Taylor pour la première fois en mars 2008, à l'occasion d'un petit-déjeuner au restaurant de l'hôtel Park Hyatt de Toronto. Nous avons convenu d'une première entrevue en prévision de l'écriture de ce livre et, fidèle à lui-même, Taylor se présenta exactement à l'heure, bien mis et plein d'énergie malgré le manque de sommeil. Pendant que nous faisons connaissance, sirotant notre café et bavardant de tout et de rien, un homme s'approcha et demanda poliment s'il pouvait nous interrompre. L'homme, dans la mi-quarantaine, semblait-il, se présenta comme un homme d'affaires américain. À l'occasion d'un dîner, dit-il, un collègue canadien plus âgé, ayant aperçu Taylor, lui avait parlé de lui et du rôle qu'il avait joué dans l'évasion de six diplomates américains de Téhéran. « Je ne suis pas du genre *groupie*, dit l'homme à Taylor, je voulais simplement vous dire merci. » Taylor, qui avait reçu ce genre de témoignage des centaines de fois depuis trente ans, n'en laissa rien paraître, et serra chaleureusement la main tendue de son interlocuteur.

Aujourd'hui encore une sorte d'aura flotte autour de la personne de Ken Taylor. Et pourtant, nous conservons de l'homme,

comme d'ailleurs de l'opération canadienne des évadés d'Iran, comme on les appelle, une impression unidimensionnelle, quasi caricaturale. Quand, en 1997, la Central Intelligence Agency (CIA) autorisa certains de ses agents clandestins à sortir de l'ombre pour s'octroyer le crédit de l'opération de sauvetage des six otages américains de Téhéran, on a pu croire sans peine que l'ambassadeur affable avait exagéré sa contribution et, par le fait même, celle du Canada. Certains Canadiens, dans la presse et même au sein du gouvernement, n'hésitèrent pas à le critiquer et à le traiter d'imposteur. D'autres furent déçus sans rien dire. Présent sur toutes les tribunes populaires nord-américaines de l'époque, Taylor, malgré cela – nous rendions-nous compte tout à coup –, ne nous avait pratiquement rien dit sur ce qui s'était réellement passé à Téhéran. Il se trouve que l'ambassadeur Taylor, tel un magicien, était passé maître dans l'art de l'illusion. Pendant tout ce temps il avait cultivé l'image publique du héros ordinaire de Téhéran, dissimulant bien davantage de ses réels faits et gestes là-bas que ce que la plupart d'entre nous auraient pu imaginer. *Notre homme à Téhéran* rassemble pour la première fois les divers éléments de cette histoire et fait la lumière sur le véritable Ken Taylor, un homme que nous ne connaissions pas vraiment.

J'ai rencontré pour la première fois l'ancienne secrétaire d'État aux Affaires extérieures, Flora MacDonald, quelques semaines après ce premier rendez-vous. Elle accepta aimablement de me recevoir pour une entrevue dans son confortable appartement d'Ottawa surplombant le canal Rideau, où elle va encore patiner régulièrement l'hiver. Dans l'appartement se trouvent partout de nombreux trophées remportés au fil d'une vie politique active, au Canada et à l'étranger : présents d'anciens chefs d'État, diplômes honorifiques, tableaux, sculptures et tapisseries provenant de tous les coins du monde. Parmi ces nombreux souvenirs, je remarque soudain une petite aquarelle encadrée illustrant deux musulmanes vêtues du tchador (grand voile recouvrant les vêtements) en train de se promener dans la rue, avec de petits arbres à l'avant-plan, et se profilant à l'horizon, la ligne des montagnes. Le tableau, claire-

ment l'œuvre d'un amateur, détonne parmi les trésors dignes d'un musée que possède madame MacDonald. Je lui demande de m'en parler. Cette aquarelle, me dit-elle, a été peinte par le chargé d'affaires américain Bruce Laingen pendant ses 444 jours de captivité en Iran. Cette scène de rue, explique-t-elle, avait été sa seule fenêtre sur le monde pendant ses quinze mois de détention au ministère iranien des affaires étrangères. Laingen l'avait offerte à MacDonald en témoignage de gratitude pour le rôle déterminant qu'elle avait joué dans son évasion et celle de ses six collègues américains.

Cette anecdote illustre bien le type d'expérience vécue qu'il m'a été donné de constater à chacune des étapes de ma recherche, telle la profondeur des liens qui se sont formés lors de circonstances cruelles. Ken Taylor et Bruce Laingen sont demeurés bons amis depuis l'époque où ils étaient ensemble à Téhéran, tout comme le diplomate canadien Roger Lucy, aujourd'hui à la retraite, et deux des Américains qu'il a aidés à s'évader, Mark et Cora Lijek. La collaboration entre Flora MacDonald et le secrétaire d'État américain Cyrus Vance a scellé un lien personnel étroit qui ne s'est jamais démenti jusqu'au décès de celui-ci en 2002. Bon nombre des politiciens, des bureaucrates, des diplomates et des agents de renseignement qui ont vécu cette crise des otages expriment aujourd'hui des sentiments identiques, à savoir un sens de la camaraderie auquel s'ajoute une bonne dose de fierté de voir ce qu'ils ont accompli ensemble.

Un mot sur les sources. Comme bon nombre d'historiens canadiens, j'ai grandement tiré profit des dispositions d'Accès à l'information et protection des renseignements personnels (AIPRP) par lesquelles il est possible d'autoriser l'accès au public (la déclassification) de documents d'archives lorsqu'on en fait la demande. La base documentaire sur laquelle s'appuie *Notre homme à Téhéran* est composée de centaines de câblogrammes des Affaires extérieures nouvellement accessibles et qui ont été échangés entre Ottawa, Washington, Téhéran et d'autres capitales du monde au cours des mois qu'a duré la crise des otages, de même qu'avant et après cette

période. Ces câblogrammes ayant été rédigés dans la langue diplomatique, c'est-à-dire des phrases déclaratives énoncées dans un style laconique, écrites toutes en majuscules et sans déterminants (tels que le, la, un, des), je les ai légèrement reformulés pour en faciliter la lecture. Des articles ont été insérés dans le corps du texte sans recourir à l'utilisation de crochets. Par exemple: «PLUS GRANDE PART DE RÉACTION PUBLIC CONCENTRÉE SUR BUREAU RESPONSABLE RÉOLUTION» devient: «La plus grande part de la réaction du public s'est concentrée sur le bureau responsable de la résolution.» Par ailleurs, je n'ai pas tenu compte de la convention diplomatique qui consiste à répéter la négation (ne... pas, aucun, non, etc.). Ainsi: «AMBASSADE NON/NON TOUCHÉE» devient: «L'ambassade n'a pas été touchée.» À tous les autres égards, les sources citées dans les notes à la fin de l'ouvrage sont conformes aux normes établies sur le plan bibliographique. Tous les dialogues sont authentiques.

Notre homme à Téhéran n'aurait pas vu le jour sans le concours d'autres personnes. C'est avec grande joie que je tiens à les remercier.

Le financement de la recherche a été fourni par le Conseil des arts de l'Ontario, à qui je dois beaucoup. Je tiens à remercier Rodney Moore, Mark Entwistle et James Hyndman du ministère canadien des Affaires étrangères et du Commerce international (anciennement le ministère des Affaires extérieures) de s'être mis à ma disposition dès le début de ma recherche. Mes sincères remerciements aussi à Paulette Dozois de Bibliothèque et Archives Canada (BAC), à Lisa Perry et à Diane Simard de la division de l'Accès à l'information de BAC, à Patrick Bélanger et à Jo-Anne Valentine de la Bibliothèque des Affaires étrangères à Ottawa, à Trish Johns-Wilson et à Jacquie Slater, de la Bibliothèque Bata de l'Université Trent, et à Karen Benacquista, à Heather Gildner et à Denise Drabkin, de la Bibliothèque publique de Toronto. Un grand merci également à James Carrick, Thomas Fischer, Les Harris, Deborah Hulley, Jean-Pierre Juneau, Ramanand Kamineni, Arthur Milnes, Dennis Molinaro, Dan Wright, R. K. Wright, James Yancy et Shirley Young.

Ken Taylor, Mark Lijek, Roger Lucy et William Daugherty se sont montrés vivement intéressés à ce projet, à toutes les étapes de sa réalisation, en acceptant de m'accorder de longues entrevues, d'échanger avec moi une abondante correspondance et de lire d'un bout à l'autre les premières ébauches de cet ouvrage. Je leur suis profondément reconnaissant de leur grande générosité.

Pour avoir bien voulu m'accorder des entrevues, je souhaite ici remercier Kenneth Curtis, Louis Delvoie, Laverna Dollimore, Claude Gauthier, Allan Gotlieb, Erik Lang, Flora MacDonald, John Sheardown, Zena Sheardown, Michael Shenstone, Peter Tarnoff, Douglas Taylor et Pat Taylor. Je remercie également du fond du cœur toutes les personnes qui ont gentiment accepté de m'accorder des entrevues sous le couvert de l'anonymat. Un merci spécial à mes assistants de recherche : Helena Wright, Alex Barlow et en particulier Rachel Horner, ainsi qu'à mon directeur de publication chez HarperCollins Canada, Jim Gifford.

Ma plus grande reconnaissance va, comme toujours, à mon épouse, Laura, et à nos enfants, Helena, Anna et Michael. *Notre homme à Téhéran* est le premier de mes livres dans lequel Michael sera capable de lire son nom, dans la dédicace. Il sera déçu de voir qu'on n'y parle pas de dinosaures.

Tous les écrivains savent que les mots sont impuissants à exprimer toute la reconnaissance que l'on souhaite témoigner à ceux qu'on aime. Et pourtant, nous avons l'espoir que ce soient eux, plus que quiconque, qui liront le fruit de notre labeur, car ils y sont présents, dans chacune de ses pages et chacune de ses lignes.

Ce livre, c'est pour vous que je l'ai écrit.

*Un ambassadeur est un honnête homme
que l'on envoie mentir à l'étranger
dans l'intérêt de son pays.*
— HENRY WOTTON (1568–1639)

Avant-propos

Le 11 septembre 2001, à 10 h 28, la tour nord du World Trade Center s'écroulait, sa célèbre antenne de communications de 110 mètres plongeant presque en ligne droite pour disparaître dans une monstrueuse colonne de poussière et de débris. La tour n'avait cessé de cracher une épaisse fumée noire dans le ciel bleu de Manhattan depuis que le premier des avions détournés par Al-Qaïda, le vol numéro 11 d'American Airlines, s'y était écrasé deux heures plus tôt. La tour sud, frappée à 9 h 03 par le deuxième avion détourné, le vol 175 de la United Airlines, n'était déjà plus que des ruines.

Observant le cataclysme depuis le quai des traversiers à Communipaw, au New Jersey, directement à l'est de l'autre côté de l'Hudson et en face de ce qui serait plus tard nommé Ground Zero, se tenaient Ken Taylor et son épouse, Pat. Mariés depuis plus de quarante ans, tous deux s'en retournaient chez eux à Manhattan après une courte visite à Goose Bay, au Labrador. En fait, ils avaient eu l'intention de revenir la veille, le 10 septembre, mais un incendie à l'aéroport international de Newark avait forcé le vol qu'ils avaient prévu prendre dans l'après-midi à rebrousser chemin à Halifax. Le matin du 11 septembre, les Taylor avaient pris un autre vol d'Halifax à Newark, pour atterrir cette fois sans encombre à 9 heures précises, soit juste avant que le deuxième avion ne percuté le World Trade Center. Plus tard, on leur apprit que leur vol avait été parmi les derniers à être autorisés à atterrir dans la région

de New York avant que les autorités fédérales ne ferment les aéroports. Si leur avion avait pénétré l'espace aérien américain ne serait-ce que dix minutes plus tard, lui aussi aurait été obligé de se rendre à Halifax ; vingt minutes plus tard et les Taylor auraient bien pu se retrouver à nouveau à Goose Bay, en compagnie des treize mille autres voyageurs déroutés, que les Terre-Neuviens avaient accueillis avec leur hospitalité toute simple.

Aussitôt arrivés à Newark, les Taylor furent submergés par le drame qui se jouait ce jour-là. « Quand nous sommes arrivés pour récupérer nos bagages, se souvient Ken Taylor, j'ai entendu l'un des préposés dire : "Il paraît qu'un avion a foncé dans les tours du World Trade Center." Son compagnon a répondu : "Arrête, tu me fais marcher." Alors nous avons pris nos bagages et, une fois montés dans un taxi, le chauffeur nous a raconté ce qu'il avait entendu à la radio. Puis nous avons tourné le coin de rue où est l'ancienne gare, et là nous avons vu la fumée monter au-dessus de Manhattan. Le chauffeur de taxi nous a conduits jusqu'à un débarcadère pour prendre le traversier, du côté de Newark, à mi-chemin entre le New Jersey et New York : "Je ne peux pas aller plus loin." Les gens débarquaient des traversiers. Nous ne pouvions pas traverser de l'autre côté. Puis, à 10 h 30, nous avons vu la seconde tour s'écrouler¹. »

Comme tous les autres voyageurs en direction de NYC ce jour-là, les Taylor se retrouvèrent bloqués sur place. En effet, la Port Authority de New York et du New Jersey avait interdit tout accès aux ponts, tunnels et voies maritimes. Ils passèrent donc la journée au bar de l'hôtel Sheraton de Jersey City, collés à l'écran du téléviseur pour suivre les reportages sur le réseau CNN, comme la plupart des Nord-Américains. À 20 heures, un ami passa les prendre pour les emmener chez lui à sa maison dans le New Jersey. Les Taylor y resteraient pour la nuit. Le lendemain, ils prirent le train vers New York et, une fois sur place, se frayèrent un chemin à travers la ville étrangement silencieuse, passant devant les ruines encore fumantes du Lower Manhattan, pour enfin arriver à leur appartement sur Park Avenue. Ils n'avaient été absents que trois

jours, mais leur ville, depuis vingt ans qu'ils y habitaient, n'était plus la même. « C'est un moment qui nous a certainement beaucoup affectés », se rappellera Ken plus tard².



Ken Taylor a toujours eu la piqûre des voyages, comme la plupart des diplomates de carrière. Depuis son départ à la retraite du ministère des Affaires étrangères au milieu des années 1980, il a passé vingt ans à siéger comme membre du conseil d'administration de certaines des plus grandes sociétés nord-américaines. Autant dire qu'il voyageait pratiquement à temps plein : à Calgary une semaine, à Mexico la semaine d'après. Au cœur de Toronto, au dix-huitième étage de l'hôtel Park Hyatt, un salon pittoresque qu'il a nommé à la blague « le bureau » lui sert régulièrement de lieu de réunion, qu'il s'agisse de rencontrer de nouvelles connaissances ou de vieux amis. Taylor a incarné bien avant la lettre le concept de mondialisation. Il a des amis partout sur la planète, et de tous les horizons. Sans prétention aucune, il est polyglotte, cosmopolite et d'influences culturelles multiples, tout comme ceux qui lui sont proches. Il a d'ailleurs rencontré son épouse, Pat, une Australienne d'origine chinoise, pendant ses études supérieures en Californie. Leur fils, Douglas, leur ressemble beaucoup. Ken Taylor n'a jamais renoncé à sa citoyenneté canadienne, non plus qu'il n'a l'impression d'être moins Canadien parce qu'il vit à New York. « Pourquoi voudrait-on vivre ailleurs ? » dit-il avec cette franchise désinvolte qui hérisse tant les nationalistes canadiens. Son univers ne connaît pas de frontières.

Les Taylor s'étaient rendus à Goose Bay le 9 septembre 2001 pour commémorer le décès, il y avait soixante ans jour pour jour, de Newton Van Allen, un aviateur de l'Armée de l'air canadienne. Aussi venu de New York se trouvait avec eux Elliott Roosevelt, troisième du nom, arrière-petit-fils du président américain Franklin Delano Roosevelt. Le service commémoratif avait été organisé par Traer Van Allen, un ami des Taylor, qui n'avait que dix ans lorsque

son frère « Newty » fut tué au combat. Avec des paroles auxquelles Ken Taylor pouvait s'identifier personnellement, Van Allen rendit hommage à l'héroïsme de son frère disparu. « Il témoignait d'un tel dévouement envers le Canada, la démocratie et l'effort de guerre. Il voulait faire quelque chose d'important³ », dit-il lors de la cérémonie empreinte de tristesse tenue au cimetière militaire de la 5^e Escadre. La présence de Taylor à cette modeste cérémonie ne représente guère plus qu'une anecdote parmi toutes les aventures de ce globe-trotter. Et pourtant elle résume en quelque sorte toute la vision du monde de cet homme. Taylor aurait pu se trouver n'importe où en cette magnifique journée d'automne, mais il avait choisi de se rendre à Goose Bay, accompagné de Pat et de quelques amis canadiens expatriés, pour rendre hommage à un soldat tombé au front et qu'il n'avait jamais connu. Une façon discrète de montrer sa loyauté personnelle, lui qui était reconnu, et à juste titre, comme un homme ayant beaucoup donné à l'ensemble de la collectivité.



Deux jours plus tard, Ken Taylor se trouvait debout avec Pat parmi la foule des voyageurs en rade à regarder brûler le Lower Manhattan, horrifié mais pas surpris. Dans ses fonctions d'ambassadeur en Iran à la fin des années 1970, il avait assisté à la naissance de la politique islamique* moderne, dont il connaissait la puissance. Il avait vu ce qu'il s'était passé lorsque des zélotes iraniens – de vieux hommes du clergé et leurs jeunes acolytes dévoués – avaient établi par la force le premier État théocratique du monde islamique, anéantissant leurs ennemis et plus tard triomphant même de cer-

* Tout comme l'historien américain Michael H. Hunt, je préfère parler de *politique islamique* plutôt que d'*intégrisme islamique* ou de *militantisme islamique*. En effet, après les attentats du 11 septembre, ces expressions évoquent le propre militantisme manichéen du président George W. Bush. Voir Michael H. Hunt, « In the Wake of September 11: The Clash of What? », *Journal of American History*, vol. 89, n° 2 (septembre 2002), p. 422-423.

tains de leurs éléments loyalistes les plus importants. Il avait vu des innocents périr, et perdu beaucoup d'amis. Bien avant les attentats du 11 septembre, Taylor avait compris que, loin d'être une simple ferveur religieuse, ce qui animait cette nouvelle et terrible puissance était un antiaméricanisme incendiaire et total, qui avait étendu son ombre sur tout le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne traverse les océans.

Tandis qu'il regardait le World Trade Center s'effondrer sous un amas de cendres et de métal tordu, l'œuvre à n'en pas douter du terroriste que les autorités du renseignement américain appelaient UBL (Oussama ben Laden), Taylor se remémora avec une intensité viscérale comment, deux décennies plus tôt, une bande d'étudiants inconnus étaient devenus des héros en Iran pour avoir pris en otage une centaine de diplomates américains. Le 11 septembre fut l'amorce d'un terrorisme à l'échelle planétaire, sans gouvernement et sans lois, mais, pour Taylor, le véritable déclencheur fut le 5 novembre 1979, jour où l'ayatollah Rouhollah Khomeiny avait sanctionné l'invasion étudiante de l'ambassade des États-Unis à Téhéran, transformant une «occupation» temporaire en une crise internationale interminable. «Allez avec courage et occupez-vous de la puissance satanique américaine!» avait dit l'ayatollah à ses jeunes adeptes⁴. Taylor savait qu'avec ces paroles Khomeiny avait mis en branle «une guerre sans limite⁵». Et cette guerre, elle se ferait contre de nombreux ennemis – libéraux, laïcs, marxistes, minorités ethniques – mais aucun d'eux ne serait plus important que le «Grand Satan», les États-Unis.

Nombreux ont été les membres du corps diplomatique à Téhéran à dire tout et n'importe quoi dans l'affaire de la prise d'otages en 1979, mais il n'y eut jamais aucun doute quant à la position de l'ambassadeur du Canada. Selon lui, l'occupation armée d'une ambassade étrangère «sonnait le glas de la diplomatie», une situation qui le toucha à titre personnel⁶. Dès le déclenchement de la crise, Taylor et ses collègues de l'ambassade du Canada se mirent d'accord : ils feraient tout en leur pouvoir

pour venir en aide à leurs homologues américains assiégés. De fait, le rôle des Canadiens dans l'évasion hors d'Iran de six diplomates américains en janvier 1980 a été salué comme un geste héroïque, de part et d'autre du 49^e parallèle. Le portrait de Taylor, avec sa masse de cheveux grisonnants et ses lunettes comme des fonds de bouteille, devint à l'époque l'un des visages les plus connus en Amérique du Nord. Ses exploits lui valurent le surnom de « Mouron rouge » canadien. Photographies, films, honneurs, les marques de reconnaissance affluèrent. Mais ni lui ni ses collègues, bien que touchés, n'oublièrent jamais que, parmi les cinquante-trois otages américains laissés derrière à Téhéran et, de fait, les millions d'Iraniens emportés par les grands desseins de Khomeiny, figuraient certains de leurs meilleurs amis.

Les otages continuèrent de faire la une des journaux pendant 444 jours ; des millions de Nord-Américains se sont sentis profondément et personnellement touchés par ce drame. Pourtant, dès janvier 1981, au moment même ou presque de leur libération, la crise disparut peu à peu de l'opinion publique. « On aurait dit que le pays ne voulait pas poser trop de questions », observera-t-on plus tard dans le *New York Times*. « Leur retour au pays avait suffi, semblait-il⁷. » Après son heure de gloire, Ken Taylor aussi disparut des écrans radars, comme il s'y attendait. La vie reprit son cours. Pourtant, encore aujourd'hui, trente ans plus tard, le souvenir des moments vécus pendant la crise des otages reste d'une clarté et d'une intensité que le passage du temps n'est pas parvenu à atténuer. Jamais il ne remit en question sa décision d'adopter la ligne dure pendant la crise, et jamais il ne perdit l'intime conviction que l'histoire leur donnerait raison, à lui et à ses collègues canadiens, d'avoir agi comme ils l'avaient fait.

Ces souvenirs et une multitude d'autres encore se bousculaient dans la tête de Ken Taylor tandis qu'il se trouvait sur ce quai du New Jersey avec Pat, en train de regarder la tour nord du World Trade Center se désintégrer en poussière. Il était déjà clair que, pour la majorité des Nord-Américains, l'attaque du 11 septembre serait un point tournant de l'histoire. Mais pas pour Taylor et le

petit groupe de Canadiens affectés à Téhéran il y avait de cela bien des années déjà.



Notre homme à Téhéran raconte l'histoire des deux années qu'a vécues Ken Taylor à titre de plus haut diplomate canadien en Iran. À son arrivée, en septembre 1977, le pays était sous la férule du chah Mohammed Reza Pahlavi, un monarque autoritaire qui, aux yeux de tous, allait gouverner le pays pendant la décennie des années 1980 et au-delà. « À moins que le chah ne soit formellement déclaré inapte, physiquement ou mentalement, à prendre des décisions, il est peu probable que l'on remette ouvertement en question un aspect quelconque de son autorité⁸. » Telle était la conclusion à laquelle en était arrivée la CIA un mois à peine avant que Taylor n'entre en fonction. Personne – ni les services de renseignement américains, ni le KGB, ni même l'ayatollah Khomeiny – n'aurait pu prédire la rapidité de la chute du régime du chah. En janvier 1980, au moment où l'ambassadeur Taylor quitta Téhéran, le chah était en exil, Khomeiny allait célébrer le premier anniversaire de son retour triomphal, la révolution islamique qu'il avait souhaitée avait eu lieu, et cinquante-trois diplomates américains amorçaient leur quatrième mois de détention aux mains des rebelles iraniens.

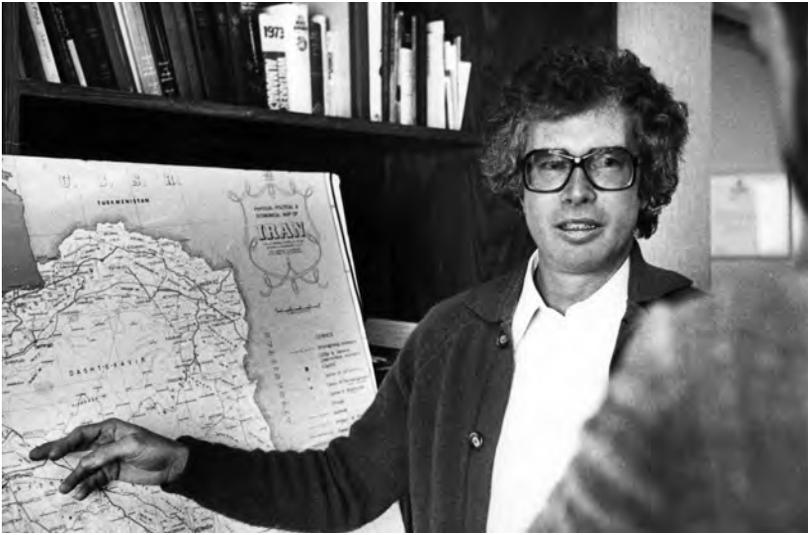
Une fois le chah destitué, Ken Taylor et ses collègues canadiens, à l'instar de pratiquement tous les autres étrangers à Téhéran, durent réagir à des événements dont ils ne pouvaient ni prévoir ni comprendre toute la complexité. « Qui dirige à Téhéran ? » entendait-on régulièrement dans toutes les capitales du monde tandis que l'on s'efforçait de comprendre à quoi rimait la structure secrète et impénétrable du nouveau gouvernement en place en Iran. Il est bien possible que l'ambassadeur Taylor, qui avait d'abord été nommé en Iran pour y promouvoir les intérêts commerciaux du Canada, se soit imaginé suivre le circuit bien établi des cocktails diplomatiques de Téhéran. Au lieu de cela, il se retrouva inexorablement mêlé à une crise dont, au plus fort de la

révolution, il devint le principal élément en charge pour le Canada. Lorsque, en janvier 1979, Ottawa lui ordonna d'organiser l'évacuation des ressortissants canadiens, Taylor, aidé de ses collègues de l'ambassade, s'en chargea avec un zèle au-delà de toute attente. L'ambassadeur était un homme capable de leadership en présence de pressions très fortes, et tous étaient d'accord sur ce point. Lorsqu'on lui demanda en février 1979 de coordonner, au nom du Canada, et sans rien ébruiter, la représentation des intérêts diplomatiques d'Israël en Iran, Taylor s'acquitta de cette tâche avec efficacité et discrétion.

Devant chaque nouveau défi, l'ambassadeur du Canada tâcha de travailler en étroite collaboration avec d'autres acteurs du corps diplomatique, mais surtout avec les Américains, à savoir l'ambassadeur William Sullivan et, ensuite, le chargé d'affaires Bruce Laingen. Au moment de l'occupation de l'enceinte de l'ambassade américaine, en novembre 1979, Washington se retrouva dépourvu de tous moyens diplomatiques ou de renseignement en Iran, et Ken Taylor devint l'un des seuls Occidentaux en qui les Américains avaient confiance et, en l'espace de quelques semaines, l'atout le plus précieux des États-Unis dans la région.

Ken Taylor n'avait pas eu l'intention d'être le héros de Téhéran. Comme il le déplora à maintes reprises pendant son mandat d'ambassadeur, la tragédie en Iran fut de voir tant de femmes et d'hommes talentueux et dévoués être « la mauvaise personne au mauvais moment⁹ ». Ce ne fut pas le cas de Taylor. Comme ses amis américains le confirment encore aujourd'hui, ils eurent de la chance qu'un homme de la trempe de Taylor se soit trouvé en poste dans la capitale iranienne au moment précis où la tempête se déchaîna.

Première partie
Téhéran



Chapitre 1

L'improbable ambassadeur

Le jeudi 10 novembre 1977, Kenneth Douglas Taylor se réveilla de bonne heure, seul dans sa villa au nord de Téhéran, hormis un ou deux des huit employés de maison qui lui avaient été assignés en même temps que la maison. Il fit sa toilette, inspecta les journaux de langue anglaise de la ville, et enfila son plus beau complet Francesco Smalto. Taylor était en poste depuis six semaines, à titre non officiel, à la tête de la mission gouvernementale canadienne en Iran, et le jour de son accréditation comme ambassadeur était enfin arrivé.

Taylor, alors âgé de quarante-trois ans, avait passé près de vingt ans – soit toute sa vie professionnelle – à gravir les échelons du Service des délégués commerciaux, la rude section diplomatique chargée de gérer le commerce international et d'en définir les modalités d'entente entre le Canada et les pays étrangers. Taylor avait travaillé aux côtés d'un bon nombre d'ambassadeurs et de hauts-commissaires, mais c'était la première fois qu'il était nommé

chef de mission. Ce matin-là, Taylor présenterait ses lettres de créance pour devenir le cinquième ambassadeur du Canada dans l'État impérial d'Iran. Et il le ferait devant le souverain régnant du pays, Mohammed Reza Pahlavi, le Shahanshah Aryamehr (roi des rois), Lumière des Aryens.

Bien coiffé et en confiance, Taylor quitta la villa et monta à bord de la limousine qui l'attendait. Escorté par deux rangées de voitures de police, le véhicule figurait parmi les six voitures envoyées par le chah pour le déplacement du groupe des nouveaux ambassadeurs jusqu'au lieu de la cérémonie. Taylor était accompagné par trois collègues de l'ambassade canadienne, tous, comme lui, vêtus pour la circonstance. On avait ordonné à leur chauffeur de se rendre « au palais », une adresse qui ne nécessitait aucune autre précision. Le complexe du palais de Niavaran, situé dans le district de Shemiranat au nord de Téhéran, était la résidence permanente du chah et de son entourage, le siège du pouvoir occidental au Moyen-Orient et le centre nerveux de l'un des régimes du monde où les questions de sécurité relèvent de l'obsession. Alors que le cortège royal franchissait les grilles de fer forgé massives pour pénétrer dans l'enceinte du palais, passant devant des sentinelles fortement armées, la garde d'honneur des troupes impériales et les impeccables jardins, Taylor se dit que jamais le petit garçon qui avait grandi à Calgary n'aurait pu s'imaginer un jour vivre un moment comme celui-là.

Comme née d'un pressentiment, sa réflexion présageait aussi les événements à venir, car rien dans sa formation de diplomate n'aurait pu le préparer, en fait, aux trente mois extraordinaires qu'il allait passer à titre d'ambassadeur du Canada en Iran. L'aventure serait mouvementée, et elle commencerait dès le tout premier jour de son entrée en fonction.



Richard Taylor, un immigrant du Pays de Galles installé à Calgary, exploitait un atelier d'imprimerie commerciale. Il le fit d'abord

avec son père et ensuite avec ses trois frères. Son épouse, Nancy, née en Ontario, était allée à l'école d'infirmières. Enfant unique, Ken, né à Calgary en 1934, excellait pratiquement en tout : à l'école, dans les sports et socialement. Très attaché à sa ville natale, il sut pourtant bien avant la fin de ses études secondaires que le monde ne se résumait pas à Calgary et qu'il lui fallait le découvrir. « Il n'y avait pas de meilleur endroit pour grandir, dirait-il plus tard, mais je savais que, si l'occasion se présentait, je ferais mes études universitaires ailleurs qu'en Alberta¹. » L'occasion se présenta, et Taylor fit ses études de baccalauréat à l'Université de Toronto, et obtint une maîtrise en administration de Berkeley. Après l'université, il décrocha immédiatement un poste de fonctionnaire aux Affaires étrangères en 1959, comme conseiller commercial au Guatemala, au Pakistan et au Royaume-Uni. De retour à Ottawa en 1971, il gravit rapidement les échelons de la fonction publique. En 1974, il fut nommé directeur général du Service aux délégués commerciaux du Canada, le poste le plus élevé dans la hiérarchie du ministère de l'Industrie et du Commerce.

Au bout de sept années, Taylor ressentit à nouveau le besoin de repartir pour l'étranger. Au début de l'année 1977, il fit savoir qu'il souhaitait obtenir un poste d'ambassadeur. Il aurait pu choisir parmi de nombreux pays, mais il demanda d'être affecté en Iran, car, disait-il, il sentait instinctivement que ce pays allait devenir l'un des endroits les plus fascinants de la planète. « C'était un diplomate très bien vu et hautement compétent », racontera plus tard le premier ministre Joe Clark en parlant de Taylor. « Sans ces qualités, personne n'aurait pu affronter une situation comme celle de Téhéran. C'était une époque où tout était possible, et on ne savait pas dans quelle mesure les règles protocolaires habituelles seraient respectées². » Michael Shenstone, un mandarin d'Ottawa qui deviendrait l'un des plus proches camarades de Taylor au ministère des Affaires extérieures pendant la crise des otages, abondait dans le même sens. « Je n'ai pas participé à la décision d'envoyer Ken à Téhéran, mais ce fut une excellente décision », se souviendra Shenstone plus tard. « Il était le

meilleur sur le plan du commerce. C'était évident qu'il s'y connaissait très bien³.»

Les Affaires extérieures approuvèrent la nomination de Taylor ; donner du mordant aux relations commerciales entre le Canada et l'Iran, un pays de l'OPEP, était devenu d'autant plus urgent après le choc pétrolier de 1973-1974. Auparavant, Téhéran n'était qu'un poste éloigné relativement peu prestigieux aux yeux d'un diplomate canadien. Le Canada n'avait pas jugé bon d'envoyer un ambassadeur en Iran avant 1958, et par la suite les relations bilatérales ne furent guère plus que « cordiales bien que limitées », comme un chef de mission canadien les a qualifiées⁴. Même si on proclamait haut et fort que l'Iran était le deuxième marché d'exportation en importance pour le Canada au Moyen-Orient – après Israël –, la valeur de ces exportations s'élevait à un maigre 4 millions de dollars* par année. Moins d'une centaine d'Iraniens émigraient au Canada chaque année, et un nombre à peine plus élevé poursuivaient des études universitaires au Canada. « Téhéran faisait même partie des candidates que l'on envisageait d'abandonner, compte tenu des mesures d'austérité », comme on devait l'indiquer plus tard dans une note des Affaires extérieures⁵.

Le seul élément plus positif dans les relations irano-canadiennes d'avant la crise énergétique avait été les visites de haut rang. Le chah Pahlavi et son épouse, l'impératrice Farah Diba, sont venus au Canada en 1965, où ils visitèrent Ottawa, Québec, Montréal et Toronto. Deux ans plus tard, le chah était revenu à Montréal à l'occasion d'Expo 67. En 1971, l'impératrice visita également Montréal pour inaugurer le pavillon iranien de Terre des Hommes. Plus tard dans l'année, ce fut au tour du gouverneur général Roland Michener et de son épouse de retourner la faveur, alors qu'ils se rendirent à Persépolis pour assister à la célébration donnée par le chah à l'occasion du 2500^e anniversaire de l'empire perse. L'événement, organisé au coût de 200 millions de dollars, fut critiqué par

* À moins d'indication contraire, les sommes d'argent sont en dollars américains.

les opposants au chah comme « une extravagance insensée mise en scène par un monarque ostentatoire⁶ ». En janvier 1971, le premier ministre Pierre Elliott Trudeau s'arrêta à Téhéran l'espace d'une journée. Trois ans plus tard, le premier ministre iranien Amir Abbas Hoveyda retourna la pareille en effectuant une visite d'État à Ottawa, scellant à cette occasion une amitié durable avec Trudeau.

La politique se jouait sur le plan personnel dans l'Iran impérial, et l'un de ceux qui comprirent cela fut le prédécesseur de Taylor au poste d'ambassadeur du Canada, l'ancien boursier Rhodes et diplomate de carrière James (Jim) George. De son propre aveu, George avait adulé le chah et sa suite lorsqu'il était arrivé à Téhéran en 1972. « Mes premières impressions de l'Iran et du chah ont été extrêmement favorables », se rappelle-t-il plus tard. « Une véritable renaissance iranienne était en cours, grâce aux revenus pétroliers en rapide croissance, et aussi grâce à la vision et aux efforts d'un homme remarquable, le Shahanshah Aryamehr⁷. »

L'ambassadeur George ne fut pas le seul observateur occidental à être séduit par la mystique impériale du chah dans ces années-là. Avant le milieu des années 1970, époque où la simple expression « chah d'Iran » devint synonyme dans le monde entier de dictature répressive et d'atrocités monstrueuses envers les droits de l'homme, le chah Mohammed Reza Pahlavi avait cultivé une aura digne de celle d'une divinité intouchable, sorte d'hybride entre un dieu-soleil et une star de journaux à potins. Des extraits filmés montrent le chah, alors dans la cinquantaine, affichant un visage régéal et serein, le corps roide et athlétique. Ses mouvements et son discours étaient savamment étudiés ; il s'en dégagait une subtilité, une discrétion et un équilibre qui tous visaient à exprimer l'image sereine d'une personne consciente de son rang. En plus de sa langue maternelle, le perse (les Iraniens préfèrent le terme « perse » à celui de « farsi » pour désigner leur langue), le chah parlait couramment l'anglais et le français, toujours avec un accent à l'européenne. Chose étrange pour un homme qui en viendrait à incarner l'autoritarisme pur et dur, il y avait de la chaleur et de la bonté dans ses

yeux. Son visage et sa voix n'affichaient pratiquement rien de l'intense colère manifestée par certains des tyrans mieux connus du xx^e siècle. «Le père du chah était un dictateur qui faisait semblant d'être un homme bon», aimait dire Jim George. «Le chah, quant à lui, est un homme bon qui fait semblant d'être un dictateur⁸.»

L'ambassadeur George mit peu de temps à découvrir que le siège du pouvoir et du prestige iraniens se trouvait au palais. Tout le monde, des vedettes de cinéma aux grands industriels, adorait être en présence du chah. «Mon prédécesseur était un homme instruit et respecté, un véritable érudit⁹», dira Ken Taylor plus tard à propos de George, faisant remarquer que, grâce à lui, le poste d'ambassadeur s'était enrichi d'une solide compréhension de la culture et de la politique iraniennes. Mais George n'en était pas pour autant à l'abri du colportage, ponctuant parfois ses dépêches officielles de ragots sur le cercle intime du chah. En janvier 1973, par exemple, il envoya un câblogramme à Ottawa dans lequel il rapporta que le chah était présumément tombé amoureux d'une «beauté de 18 ans¹⁰», et qu'il l'avait fait installer dans l'un de ses palais. L'impératrice Farah, troisième épouse du chah et *shahbanou* (impératrice) officielle (puisqu'elle lui avait donné un héritier), en fut tellement ébranlée, dit-on, qu'elle s'envola pour la Suisse. George avait spéculé à ce moment-là qu'il serait peu probable que l'adolescente devienne la quatrième épouse du chah, ne serait-ce que parce que le roi Hussein de Jordanie avait établi à trois la limite respectable quant au nombre des épouses des chefs d'État musulmans. Mais six mois plus tard, George dut admettre à ses supérieurs aux Affaires extérieures qu'il s'était trompé. Le chah avait bel et bien épousé la jeune fille. Gilda Soufi avait non pas dix-huit ans, mais vingt-cinq, et son mariage avec le chah d'Iran demeura un secret d'État. Il ne fallait pas ébruiter l'affaire, dit George à ses collègues. «Les conséquences politiques pour le chah dans son propre pays et à l'étranger risqueraient d'être plutôt négatives», avertit l'ambassadeur dans un câblogramme envoyé à Ottawa. «Veuillez protéger cette information avec soin¹¹.» Ce que fit Ottawa. Pas même le KGB ne fut au courant du mariage du chah à une quatrième épouse¹².

Si l'ambassadeur George n'avait pas la réputation d'être particulièrement dynamique dans sa poursuite des échanges commerciaux entre le Canada et l'Iran, il reste que c'est pendant son mandat que les relations bilatérales prirent leur essor. En effet, le boum pétrolier avait rendu l'Iran fabuleusement riche, faisant passer d'un seul coup le PIB par habitant de 200 \$ à 1000 \$¹³. Du jour au lendemain, Téhéran devint un endroit très couru. On organisa des rencontres entre les ministres du commerce, et la valeur des échanges commerciaux entre le Canada et l'Iran monta en flèche. En 1975, les importations canadiennes en provenance d'Iran – du pétrole, presque exclusivement – étaient évaluées à 758 millions de dollars, et les exportations, à 145 millions de dollars¹⁴. La plus grande entreprise menée par le Canada en Iran était un programme industriel forestier auquel participait à titre conjoint la société Stadler Herter de Montréal et une société de la couronne iranienne. Le projet, d'une valeur de 500 millions de dollars, avait son emplacement sur la mer Caspienne, à moins d'une centaine de kilomètres de la frontière soviétique. L'ensemble comprenait une scierie, une usine de contreplaqué et l'immense usine de pâtes et papiers Gilan, qui employait 103 ouvriers canadiens. Parmi les autres sociétés installées en Iran figuraient notamment Massey Ferguson, Canada Wire and Cable, Canadian General Electric, Acres International et Ircan Corporation. Toutes, ou presque, participaient à de vastes projets de gestion des ressources. L'Iran se montra intéressé par la technologie nucléaire CANDU, et il y eut même des discussions au sujet de l'acquisition éventuelle par l'Iran de la raffinerie de pétrole de Come By Chance à Terre-Neuve.

En dépit de ces projets, le commerce entre le Canada et l'Iran demeurait parsemé d'embûches. En février 1977, l'ambassadeur George sollicite l'intervention du chah pour qu'il invite des sociétés canadiennes à participer à des projets d'exploration pétrolière en mer Caspienne, mais sa demande fut rejetée, les accords commerciaux avec l'Iran et l'Union soviétique interdisant à l'un comme à l'autre de conclure des ententes unilatérales. George tenta aussi de faire valoir la participation de sociétés canadiennes de raffinage

pétrochimique, ce à quoi le chah lui répondit que les partenariats de l’Iran avec des sociétés européennes et japonaises étaient déjà plus que nombreux. Sur la question cruciale de l’établissement des prix du pétrole, le chah affirma simplement qu’il établirait le même genre d’entente avec le Canada qu’avec ses partenaires européens, à savoir que le pays devrait payer une certaine partie de ses achats de pétrole sous forme de biens et de services. Le chah invita l’ambassadeur George à réfléchir à une participation éventuelle du Canada dans le développement des chemins de fer iraniens, mais la proposition en resta là, après qu’il fut clairement établi que le Canada n’avait qu’une expertise limitée en matière d’électrification ferroviaire, le seul type de développement ferroviaire qui intéressait le chah¹⁵.

Le 10 septembre 1977, le chah reçut l’ambassadeur George pour un entretien d’adieu. Sa Majesté impériale soulignait rarement le départ d’un ambassadeur en personne, mais il avait fait exception pour George, « un geste significatif envers le Canada¹⁶ ». Résumant la situation politique iranienne d’alors au profit de son successeur, George spécula que le nouveau premier ministre, Jamshid Amuzegar, « attendrait les ordres du chah », plutôt que de prendre lui-même l’initiative. « Le pays est devenu trop complexe à diriger pour qu’un seul homme prenne toutes les décisions, mais, sur le plan psychologique, [le chah] a conditionné son peuple à croire que les initiatives prises par des subalternes peuvent parfois s’avérer dangereuses. » George termina son mandat d’ambassadeur avec un pronostic typique de ceux des observateurs occidentaux de l’époque. « On ne peut nier l’existence de difficultés inhérentes au système, écrivit-il, mais les assises solides de l’économie iranienne permettront au pays, selon moi, de traverser les épreuves, et d’ici à deux ans l’Iran sera de nouveau au cœur d’une remontée des plus passionnantes de son développement¹⁷. »



Table des matières

Préface et remerciements	9
Avant-propos	15
PREMIÈRE PARTIE – Téhéran	
Chapitre 1 – L’improbable ambassadeur	25
Chapitre 2 – Un toast au chah d’Iran	41
DEUXIÈME PARTIE – Révolution	
Chapitre 3 – La spirale descendante.	67
Chapitre 4 – Le renversement du chah	89
Chapitre 5 – L’ayatollah Khomeiny au pouvoir	105
Chapitre 6 – Décisions fatidiques	127
TROISIÈME PARTIE – Les otages et les « invités »	
Chapitre 7 – <i>Marg bar Amrika!</i>	147
Chapitre 8 – La cavale.	167
Chapitre 9 – Manœuvres diplomatiques	183
Chapitre 10 – La fin de l’isolement.	197
Chapitre 11 – Les rondes dans la salle de bal	219
Chapitre 12 – L’impasse	233
QUATRIÈME PARTIE – Le renseignement	
Chapitre 13 – C’est la guerre.	257
Chapitre 14 – Un nid d’espions.	271

CINQUIÈME PARTIE – Exfiltration

Chapitre 15 – Le plan canadien	293
Chapitre 16 – Passeports et visas	309
Chapitre 17 – La fuite des invités	325

SIXIÈME PARTIE – Contrecoups

Chapitre 18 – Merci, Canada	343
Chapitre 19 – Échec	365
Chapitre 20 – Rubans jaunes	383

Épilogue	401
Abréviations	409
Notes	410
Bibliographie et filmographie	452



En novembre 1979, des étudiants iraniens occupent l'ambassade des États-Unis à Téhéran. Le monde entier est en émoi : 54 employés seront détenus en otage pendant 444 jours. La plus puissante nation de la planète se retrouve à la merci d'un gouvernement fondamentaliste divisé qui échappe à sa compréhension et qui avait été totalement sous-estimé. Pendant que Téhéran explose sous les attaques des révolutionnaires en furie de l'ayatollah Khomeiny, six Américains de l'ambassade des États-Unis réussissent à s'échapper en secret grâce à l'aide de Canadiens qui n'hésitent pas à risquer leur vie pour sauver leurs amis. Pendant trois mois, Ken Taylor – l'ambassadeur du Canada en Iran – ainsi que son épouse et des membres du personnel de l'ambassade – cachent les Américains chez eux, conscients des risques qu'ils encourent. L'histoire de cet audacieux sauvetage n'avait encore jamais été racontée. Dans ce livre, Robert Wright fait revivre ce moment d'une importance historique, révélant au fur et à mesure le déroulement d'un récit digne d'un roman de cape et d'épée. Au moment où, une fois de plus, le monde se tourne vers l'Iran, voilà un récit bien réel de l'étoffe dont sont faits les romans de John le Carré et de Frederick Forsyth.

ROBERT WRIGHT est professeur d'histoire à l'Université Trent, spécialisé en politiques étrangères. Il est l'auteur de *Three Nights in Havana*, qui a remporté en 2008 le Lela Common Award for Canadian History de la Canadian Authors Association, et qui fait actuellement l'objet d'un film documentaire.



ISBN 978-2-7619-2710-9



9 782761 927109